europe
revue littéraire mensuelle



# Tintin

## sous le regard des écrivains

septembre-octobre 2019

Les aventures de Tintin... *L'œuvre d'Hergé a déjà été analysée de cent façons sans qu'on l'épuise, comme toutes les grandes œuvres, pourtant Tintin reste un mystère. Ou plutôt, nous sommes nous-mêmes le mystère. Qu'est-ce qui nous touche en lui ? Qu'est-ce qui nous poursuit de façon si insistante jusqu'au fond de l'âge, au point que beaucoup d'écrivains laissent filtrer dans leurs romans ou dans leurs poèmes des allusions à ses aventures, comme on le faisait naguère des héros d'Homère et de Virgile ? C'est de ce constat et de cette interrogation qu'est née l'idée de ce dossier d'*Europe. *Heureux les auteurs ici conviés à nous faire partager* leur *Tintin ! Rien qui leur fût interdit, ils ont pu s'abandonner à leur fantaisie sans craindre de déchoir dans l'estime des lecteurs — ou dans la leur. Au contraire, les idées les plus insolites seront portées à leur crédit : dresser un guide de voyage des pays imaginaires parcourus par Tintin… recenser sa bibliothèque ou encenser son chien… lancer de légers ponts tibétains entre l'un ou l'autre de ses compagnons d'aventure et les personnages littéraires qui les ont précédés — ainsi de Séraphin Lampion, résurrection flamboyante de l'illustre Gaudissart gravé à l'eau-forte par Balzac… ou encore assimiler audacieusement l'un de ces héros de graphite et de gouache à tel ou tel protagoniste de l'Histoire, le volcanique général Alcazar par exemple, dirigeant du San Theodoros, lanceur de couteaux (« Caramba ! Encore raté ! »), chef guérillero, caudillo, grand fumeur de cigares et grand joueur d'échecs, prototype de tant de généraux d'opérette et de despotes venimeux… Quatre-vingt-dix ans après sa naissance, trente-cinq ans après sa disparition soudaine dans les sous-sols de la luxueuse villa d'Endaddine Akass à Ischia, l'infatigable reporter nous sollicite encore. Comme l'écrit ici même Jean-Christophe Bailly, le plaisir qu'il y a à lire les aventures de Tintin est « comme une pile qui se rechargerait sans fin ».*

Gérard Cartier, Benoît Peeters, Jean-Christophe Bailly, José Carlos Llop, René de Ceccatty, Michel Deutsch, Marc Petit, François Coupry, Alain Bernard Marchand, Christian Rosset, François Souvay, Thierry Gillybœuf, Gérard Titus-Carmel, Christian Garcin, Georges-Olivier Châteaureynaud, Frédéric Wandelère, Renaud Nattiez, Alain Borer, Yves Ravey, Hélène Sanguinetti, Timour Muhidine, Charif Majdalani, Norbert Czarny, Jean-Pierre Verheggen.

## BERNARD LESFARGUES

Danièle Estèbe-Hoursiangou, Philippe Gardy, Bernard Lesfargues, Àlex Susanna, Jaume Cabré.

## CAHIER DE CRÉATION

Francesco Jovine • Madeleine D'Arcy • Jean-Jacques Nuel • Campbell McGrath • Gabrielle Althen • Claude-Raphaël Samama • Mathilde Ollivier • Cédric Le Penven.

## CHRONIQUES

ISBN 978-2-351-50103-0

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

9 782351 501030

Etranger : 20 € Le numéro France : 20 €

ix -2019

97e année — N° 1085-1086 / Septembre-Octobre 2019

# SOMMAIRE

## TINTIN

*sous le regard des écrivains*


| | | |
|---|---|---|
| Gérard CARTIER | **3** | Le mystère Tintin. |
| Benoît PEETERS | **11** | Une longue passion. |
| Jean-Christophe BAILLY | **13** | Tintin, le reporter sans ombre. |
| José Carlos LLOP | **17** | Le regard qui traverse le temps. |
| René de CECCATTY | **25** | Ambivalence, illusion, revirement. |
| Michel DEUTSCH | **38** | Tintin, « Oncle Walt », Madame Clairmont... le cinéma. |
| Marc PETIT | **49** | D'une étoile l'autre. |
| François COUPRY | **53** | L'histoire d'une famille qui se meuble. |
| Alain Bernard MARCHAND | **60** | Hergé et le papier troué. |
| Christian ROSSET | **66** | Pour en finir avec Tintin. |
| François SOUVAY | **75** | La bibliothèque de Tintin. |
| Thierry GILLYBŒUF | **82** | Tintin dans les Alpes. |
| Gérard TITUS-CARMEL | **88** | Le coup de sabre. |
| Christian GARCIN | **97** | L'illustre tonton Séraphin. |
| Georges-Olivier CHÂTEAUREYNAUD | **103** | La loge, la chute et la fosse. |
| Frédéric WANDELÈRE | **106** | Du nouveau sur la Castafiore. |
| Renaud NATTIEZ | **120** | Le comique de langage dans *Tintin*. |
| Alain BORER | **133** | Quand lama fâché. |
| Yves RAVEY | **139** | Chaque trait désigne son objet. |
| Hélène SANGUINETTI | **148** | L'aventure a commencé là. |
| Timour MUHIDINE | **157** | Tintin en Turquie. |
| Charif MAJDALANI | **162** | Supplément au guide de nulle part. |
| Norbert CZARNY | **173** | Une question de contrat. |
| Jean-Pierre VERHEGGEN | **178** | Hospice Hergé. |


## BERNARD LESFARGUES


| | | |
|---|---|---|
| Danièle ESTÈBE-HOURSIANGOU | **183** | Les horizons du poète. |
| Philippe GARDY | **185** | Dans l'espace du doute. |
| Bernard LESFARGUES | **189** | Poèmes. |
| Àlex SUSANNA | **194** | « Le dégeleur de mots ». |
| Jaume CABRÉ | **198** | En souvenir d'un ami. |

## CAHIER DE CRÉATION


Francesco JOVINE **205** Les beaux rêves de Michele.
Madeleine D'ARCY **211** Le renard et le placenta.
Jean-Jacques NUEL **220** Contresens.
Campbell McGRATH **224** XX — Poèmes pour le XX$^{e}$ siècle.
Gabrielle ALTHEN **233** Un instant te regarde.
Claude-Raphaël SAMAMA **237** L'Éveil et le Songe.
Mathilde OLLIVIER **240** La vie régulière.
Cédric LE PENVEN **243** Oscillations.


## CHRONIQUES


Catherine GOFFAUX **247** La correctrice.

La machine à écrire

Jacques LÈBRE **259** Un fond d'existentialisme ?

Profils perdus

Jean-Kely PAULHAN **265** Se souvenir d'Élisabeth Porquerol.

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT **277** L'horizon change à chaque oiseau.

Le théâtre

Karim HAOUADEG **283** Le silence pèse sur Trézène.

Le cinéma

Raphaël BASSAN **286** Le monde comme microcosme de la Palestine.

La musique

Béatrice DIDIER **289** Paris en fête.

Les arts

Jean-Baptiste PARA **293** Fantasmagories du corps et de la machine.


## NOTES DE LECTURE


**297**


### POÉSIE

Jean-Paul MICHEL : *« Défends-toi, Beauté violente ! »* précédé de *Le plus réel est ce hasard, et ce feu*, par Karim Haouadeg.
Sophie LOIZEAU : *Les Loups*, par Augustin Maupras.
Jean-Pierre SIMÉON : *Levez-vous du tombeau*, par Alain Freixe.
Guido MAZZONI : *Grammaire*, par Jean-Louis Jacquier-Roux.
Marion RICHARD : *Désirer danser*, par Thierry Romagné.
Marie-Claire BANCQUART : *Terre énergumène et autres poèmes*, par Étienne Faure.

Sylvie FABRE G. : *Pays perdu d'avance*, par Isabelle Lévesque.
Corinne HOEX : *Et surtout j'étais blonde*, par Philippe Lekeuche.
Christian DUCOS : *Plic ! Ploc !*, par Thierry Romagné.
Radek FRIDRICH : *Beffroi*, Jan SOJKA : *Vers où le sommeil*, par Michel Ménaché.
Matthieu GOSZTOLA : *Alors nous nous en irons et vivrons heureux longtemps*, par France Burghelle Rey.
Stéphanie FERRAT : *Côté ciel. Notes d'atelier*, par Michel Ménaché.
Béatrice BONHOMME : *Dialogue avec l'anonyme*, par Matthieu Gosztola.
Michèle FINCK : *Poésie Shéhé Résistance*, par Irène Gayraud.
Joël BASTARD : *Halva, loukoum & camembert*, par Michel Ménaché.
Martine-Gabrielle KONORSKI : *Bethani*, par Michel Ménaché.
Jean Pierre VIDAL : *Exercice de l'adieu*, par Isabelle Lévesque.

**ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS, JOURNAUX**

Charif MAJDALANI : *Des vies possibles*, par Didier Henry.
Tristan FÉLIX : *Ovaine, la saga*, par François Lescun.
Gonçalo M. TAVARES : *Une jeune fille perdue dans le siècle à la recherche de son père*, par Brigitte Ferrand.
Yannick HAENEL : *La Solitude Caravage*, par Stéphane Massonet.
Jean-Marie LACLAVETINE : *Une amie de la famille*, par Brigitte Ferrand.
Jean-Jacques NUEL : *Une saison avec Dieu*, par Michel Ménaché.
Didier POBEL : *Tous les chagrins porteurs de lance*, par Michel Ménaché.
Antoine JACCOUD : *Country*, par Valery Rion.
Edgar HILSENRATH : *Terminus Berlin*, par Brigitte Ferrand.
Albert STRICKLER : *Le Cœur à tue-tête*, par Mathieu Jung.

**CORRESPONDANCES**

Friedrich NIETZSCHE : *Correspondance V*, janvier 1885-décembre 1886, par Stéphane Michaud.

**ESSAIS, DIVERS**

Marie-Hélène LAFON : *Le Pays d'en haut. Entretiens avec Fabrice Lardreau*, par Jacques Lèbre.
Paul-Louis COURIER : *Pamphlets. Florilège*, par Jacques Body.
Louis DUBOST : *Diogène ou la tête entre les genoux*, par Jean-Louis Jacquier-Roux.
François LEPERLIER : *Destination de la poésie*, par Alain Roussel.
Alain QUELLA VILLÉGER : *France Bloch-Sérazin, une femme en résistance (1913-1943)*, par Guy Dugas.

---

Notre couverture : Marc Giai-Miniet, *Préparation du voyage*, assemblage de matériaux divers, 2006 © ADAGP, Paris, 2019.
© Europe, 2019

# LE MYSTÈRE TINTIN

Heureux les contributeurs à ce dossier ! Rien qui leur fût interdit, ils ont pu s'abandonner à leur fantaisie sans craindre de déchoir dans l'estime des lecteurs — ou dans la leur. Au contraire, les idées les plus insolites seront portées à leur crédit : dresser un guide de voyage des pays imaginaires parcourus par Tintin… recenser sa bibliothèque ou encenser son chien… lancer de légers ponts tibétains entre l'un ou l'autre de ses compagnons d'aventure et les personnages littéraires qui les ont précédés — ainsi de Séraphin Lampion, résurrection flamboyante de l'illustre Gaudissart gravé à l'eau-forte par Balzac… ou encore assimiler audacieusement l'un de ces héros de graphite et de gouache à tel ou tel protagoniste de l'Histoire — le volcanique général Alcazar par exemple, dirigeant du San Theodoros, lanceur de couteaux (« Caramba ! Encore raté ! »), chef guérillero, caudillo, grand fumeur de cigares et grand joueur d'échecs, prototype de tant de généraux d'opérette et de despotes venimeux… tout ceci sans craindre (nos ci-devant contributeurs), en faisant ces rapprochements inflammables, ni parti-pris ni anachronisme. Heureux donc les écrivains et critiques qu'on va lire ! Je les envie [1], ils ont pu échafauder sur leur plaisir et, sous le sérieux apparent qui sied à un texte donné à une revue grave et quasi centenaire, jubiler secrètement en laissant affluer les émotions de leur enfance. Au lieu qu'on attend du maître d'œuvre de cet hommage qu'il s'en tienne à la stricte objectivité du critique et qu'il trace des chemins clairs dans l'œuvre foisonnante d'Hergé, afin d'aider le lecteur à juger du rapport du vaillant reporter du *Petit Vingtième* à l'Histoire (au bolchévisme, au colonialisme, à l'antisémitisme, au fascisme, aux mouvements de libération des peuples…), à la science, à la philosophie (« Lao-Tzeu l'a dit : il faut trouver la voie !... »), aux femmes, que sais-je… en dix mots, qu'il s'astreigne à la rigueur sèche du spécialiste. Hélas, spécialiste, l'auteur de ces

1. Prétextant des défections de dernière minute, peu s'en est fallu que je ne cède à la tentation d'apporter ma pierre à ce monument à la gloire de Tintin en jetant celui-ci dans les ruines de la bibliothèque d'Alexandrie, aventure ignorée d'Hergé, qui restera donc confidentielle : tel est le pouvoir magique de Tintin qu'il nous invite à toutes les faiblesses.

lignes ne l'est pas. On devra lui pardonner d'extravaguer un peu et d'user parfois de ce mot sacrilège, *je* : je ne sais de Tintin que ce qu'il m'a lui-même enseigné.

Qui veut approfondir sa compréhension du personnage ne manque d'ailleurs pas de matière : ouvrages ludiques ou sérieux, textes critiques, monographies savantes, dossiers dans des revues, dictionnaires de tous ordres, la quantité de pages qui lui sont consacrées est impressionnante. Chaque album a été lesté de notes et d'analyses, on sait tout des circonstances de sa création, de son contexte historique, on connaît l'origine de chaque décor, de chaque personnage, même très secondaire — ainsi du Consul de Poldévie, le faux Tintin barbu de la fumerie d'opium du *Lotus bleu*, dont nul tintinologue n'ignore plus qu'il fait écho à un canular royaliste visant la gauche française, sommée en 1929 de défendre les citoyens opprimés de ce pays imaginaire, lequel a ensuite fait florès, puisqu'on le trouve dix ans plus tard sous la plume de Marcel Déat (« les paysans français n'ont aucune envie de mourir pour les Poldèves »), avant de venir sous celles de Queneau, Aymé, Bourbaki, Perec, Roubaud… L'œuvre d'Hergé a été analysée de cent façons sans qu'on l'épuise, comme toutes les grandes œuvres. Quatre-vingt-dix ans après sa naissance, trente-cinq ans après sa disparition soudaine dans les sous-sols de la luxueuse villa d'Endaddine Akass à Ischia, l'infatigable journaliste vient encore au secours des magazines menacés par le bouillon estival : pas un été sans qu'un numéro spécial ne lui soit consacré : *Tintin au pays des philosophes*, *Les personnages de Tintin dans l'Histoire*, *Les arts et les civilisations dans Tintin*, etc.

Pourtant, Tintin reste un mystère. Ou plutôt, nous sommes nous-mêmes le mystère. Qu'est-ce qui nous touche en lui ? Qu'est-ce qui nous poursuit de façon si insistante jusqu'au fond de l'âge, au point que beaucoup d'écrivains laissent filtrer dans leurs romans ou dans leurs poèmes des allusions à ses aventures, comme on le faisait naguère des héros d'Homère et de Virgile ? C'est de ce constat amusé qu'est née l'idée de ce dossier [2], puis son sommaire. J'ai donc sollicité essentiellement des écrivains, en leur demandant de nous faire partager *leur* Tintin. J'ai formulé prudemment ma requête, craignant qu'elle ne soit jugée incongrue par ces maîtres de la langue et de la narration. À ma surprise, et pour le plaisir des lecteurs d'*Europe*, la plupart ont accepté et, même négatives, les réponses ont presque toujours été enthousiastes, mouvement instinctif de sympathie que n'aurait déclenché aucun des grands *éléphants* de la littérature, pour reprendre l'expression de Pierre Michon [3]. Il me reste un regret : qu'une

2. On croira sans doute qu'il célèbre l'anniversaire de la première apparition de Tintin dans *Le Petit Vingtième*, le 10 janvier 2019. Il n'en est rien. C'est une heureuse rencontre qui doit tout au hasard…
3. « L'éléphant », in *Corps du roi*, Verdier, 2002.

seule écrivaine y ait participé. Les lectrices de Tintin sont-elles beaucoup moins nombreuses que les lecteurs, moins passionnées, ou n'ai-je pas su les trouver ?

Si Tintin est un tel mystère, c'est peut-être qu'il n'existe pas. Il me fait penser à ces panneaux de bois peint qu'on trouve dans les lieux touristiques, dressés sur les pavés devant les cathédrales ou aux portes des vieilles forteresses, le palais royal de Klow en Syldavie par exemple, sur lesquels on a peint grandeur nature une personnalité historique en habits d'époque — gabardine mastic, culottes de golf, chaussettes blanches montantes —, dont la tête n'est qu'un trou ovale [4] surmonté d'un couvre-chef ou d'une perruque — ou d'une houppe blonde [5] : le visiteur est invité à lui donner son propre visage. Voilà, Tintin c'est chacun de nous, jusqu'à sa voix, qu'il nous emprunte. C'est l'hydre de Lerne. C'est peut-être pourquoi il défie toute analyse. Impossible de le réduire à rien, sinon à quelques qualités conventionnelles, aussi évasives que les vertus cardinales : courage, force, justice... Les exégètes se frottent donc plutôt à ses compagnons d'aventure, qui sont tous, quant à eux, fortement typés. Sur le professeur Tournesol, on peut édifier un système ; on peut lui demander d'éclairer une part de la réalité, même étroite et décentrée ; on peut le trouver hors de soi-même, le rapprocher d'Auguste Piccard ou de John Philip Holland ; mais on attend encore l'essayiste effronté qui osera comparer Tintin à une figure historique précise — l'inverse n'étant pas vrai : Léon Degrelle, le fasciste belge, aurait prétendu que c'est sur son patron qu'Hergé a taillé Tintin… Même les rapprochements avec des créatures de fiction, Rouletabille en particulier, rendent mal compte de lui.

Plus que le personnage de Tintin, plus même que ses aventures, ce qui fascine dans les albums d'Hergé, c'est sa scrupuleuse attention à la réalité. Il voyageait rarement sur les lieux qu'il avait choisis pour y précipiter son héros, mais on sait qu'à partir du *Lotus bleu* il s'est soigneusement documenté sur la géographie, les paysages, la flore et la faune (« Quand lama fâché, señor, lui toujours faire ainsi ! »), sur l'architecture, les mœurs, et même les spécialités locales (« un verre de cet excellent pisco… »), accumulant documents et photos auxquels il empruntait la matière de ses vignettes, qu'il dessinait en quelque sorte au pantographe. Hergé a plusieurs fois repris ses albums les plus anciens. Il y avait à cela des raisons techniques : le passage du journal à l'album, la mise en couleurs, la réduction de la pagination. L'auteur a aussi eu le désir de corriger certaines maladresses graphiques et narratives que la maîtrise acquise

4. Dans *Tintin au pays des Soviets*, le premier album, le visage du héros n'est le plus souvent qu'un ovale presque vide, seulement ponctué par un point à peine visible (un œil) et une virgule (le nez) : rien d'autre.

5. Avec ses culottes de golf, c'est le seul signe distinctif de Tintin. On ressent donc comme une trahison la perte de ces deux attributs dans *Tintin chez les Picaros*, le dernier album achevé.

lui rendait pénibles. Il est notable qu'à cette occasion Hergé s'est souvent attaché à actualiser l'univers matériel dans lequel s'inscrivait l'aventure, qui avait évolué depuis la version initiale, comme en témoigne la modernisation progressive du matériel de lutte contre l'incendie de *L'Île Noire*. Rien ne l'y obligeait. C'est même une démarche très inhabituelle. Imagine-t-on Cendrars réécrivant la *Prose du Transsibérien*, quelques décennies plus tard, pour remplacer « le sifflement de la vapeur » du train de son adolescence par le ronflement d'une locomotive diesel ? Hergé craignait-il que l'évolution rapide des technologies, et donc des formes de l'apparence (qu'on pense aux progrès prodigieux de l'automobile depuis la caisse à savon « transsaharienne » de *Tintin au Congo* jusqu'à la Lancia Aurelia B20 d'Arturo Benedetto Giovanni Giuseppe Pietro Archangelo Alfredo Cartoffoli da Milano dans *L'Affaire Tournesol*), ne frappât son œuvre d'obsolescence ? Comme si les fiacres et les machines à vapeur invalidaient les romans de Balzac et de Zola… Évidemment, il est impossible de lutter contre le temps et si l'ambition d'Hergé avait été d'arracher son héros au passé, de l'inscrire dans un présent perpétuel, il aurait échoué. D'ailleurs, en dehors même de la datation fournie par les machines, la plupart des albums sont *situés* dans le siècle, soit qu'ils s'insèrent dans un contexte historique précis : la prohibition aux États-Unis, l'occupation de la Chine par le Japon, etc. ; soit, plus subtilement (ou non…), qu'ils soient imprégnés par l'idéologie de l'époque : la colonisation, la guerre froide, etc. Là est justement la chose remarquable : le monde autour de Tintin change continûment, comme le monde réel lui-même, alors que le héros ne vieillit pas. Magnifique intuition de créateur : affranchir son héros du temps, le rendre éternel, tout en le plongeant dans le fleuve du monde variable. Ce qui renvoie le lecteur au sentiment qu'il a de lui-même — d'autant que, comme le nôtre, l'univers personnel de Tintin s'enrichit peu à peu de lieux (le 26 rue du Labrador à Bruxelles, puis le château de Moulinsart), d'amitiés (Haddock, Tournesol) et d'inimitiés (Rastapopoulos), d'expériences — et même d'émotions (Tchang).

Le monde réel, donc, mais stylisé, quintessencié, réduit le plus souvent à quelques éléments signifiants qui suffisent à dresser un décor sans étouffer l'œil (et l'esprit) par un excès de détails, laissant le lecteur libre d'imaginer ce qui n'est pas représenté, le livrant à ce bouillonnement intérieur qui fait de lui, aux côtés d'Hergé, le co-scénographe de l'aventure, le héros jeté dans un univers d'autant plus riche de résonances que chacun le tire de soi-même — comme au théâtre, où il suffit d'une enseigne et d'une lanterne en papier pour qu'on *voie* le Se-Tchouan de Brecht mieux que s'il était recréé au moyen d'une enfilade de décors (ou, pire, que si une vidéo de la cité de Shen Té était projetée au fond du plateau, comme le font aujourd'hui tant de jeunes metteurs

en scène qui croient naïvement qu'il suffit de montrer pour que l'on voie) : la richesse des décors corsette l'imagination et appauvrit le spectacle. De ce point de vue, le sommet de l'œuvre d'Hergé est sans doute *Tintin au Tibet* : pas d'album plus dépouillé — la montagne et la neige seulement ; et aucun, sans doute, où le sentiment de réalité soit plus puissant. L'Himalaya d'Hergé colore définitivement cette partie de la mappemonde et les brèves nouvelles des expéditions que la radio livre de temps à autre me transportent instantanément dans les neiges de *Tintin au Tibet*. Naturellement, c'est un peu plus compliqué, comme toujours chez Hergé. Car certains albums présentent des vignettes plus chargées, voire même touffues. Mais il s'agit alors de mimer la vie turbulente : les rues de Shanghai (*Le Lotus bleu*) ou le carnaval de Tapiocapolis (*Tintin chez les Picaros*) par exemple ; ou bien d'immerger le lecteur dans un capharnaüm : les caves du Moulinsart des frères Loiseau (*Le Secret de La Licorne*) ou les coulisses du Music-Hall Palace (*Les 7 Boules de cristal*). Lorsque l'action se déploie dans un lieu symbolique, il arrive aussi qu'Hergé le représente avec un certain luxe de détails dans une planche de grand format : le défilé aux confettis dans New York (*Tintin en Amérique*), la salle des sarcophages du tombeau de Kih-Oskh (*Les Cigares du pharaon*), la porte de Shanghai (*Le Lotus bleu*), etc. Quoiqu'elles soient souvent nées de la nécessité, pour compléter une pagination insuffisante, ces images fourmillantes, par contraste avec le dépouillement habituel des albums, y prennent un grand relief. Mais, chez Hergé, même le chaos reste clair et distinct. Quoi qu'il en soit, autant que l'Himalaya désert de *Tintin au Tibet*, le Shanghai populeux du *Lotus bleu* a une telle présence, son image est gravée si profondément en nous, qu'on ne peut pas entendre le nom de la ville sans que les vignettes d'Hergé ne nous reviennent en mémoire — des rues bordées de petites maisons basses aux murs souvent aveugles, parcourues de rickshaws, surmontées parfois par le toit arqué d'un temple, le tout sans charme véritable, mais rédimées par une profusion d'affiches, de banderoles et d'enseignes bariolées couvertes d'idéogrammes qui transforment certaines cases en de véritables bandes dessinées —, et sans qu'à travers les façades grises on ne devine par clairvoyance les intérieurs armoriés de dragons, ornés de meubles laqués et de grands vases bleus, ou les couchettes des fumeries d'opium… on ne peut plus entendre ce nom, *Shanghai*, sans revoir la vieille ville des concessions internationales, et il faut un effort de volonté pour la chasser afin de rappeler les souvenirs qu'on a gardés de la ville réelle, une mégapole hérissée de tours de verre, mitée de chantiers, et suffoquant dans les gaz du trafic automobile.

Hergé, c'est un peu le Jules Verne du XX^e^ siècle. Même curiosité pour la géographie, même plaisir à recréer l'infinie diversité des paysages terrestres (et lunaires !), de l'exubérance de la jungle amazonienne aux steppes glacées

de la Sibérie, des dunes de l'Arabie aux landes violettes de l'Écosse, de la quiétude de la campagne wallonne aux multitudes des capitales orientales — sinon la banquise des pôles, est-il une région où Tintin n'ait mis le pied ? Même fascination que l'auteur de *Vingt mille lieues sous les mers* pour les technologies d'avant-garde, comme en témoignent les machines du professeur Tournesol, sous-marin-requin, émetteur d'ultra-sons, propulseurs à moteur atomique, machine à calculer électronique, télévision couleur, patins à roulettes motorisés, pilules antialcoolisme... Et une commune visée pédagogique, aujourd'hui vaguement désuète, dont les deux créateurs se sont (au moins en partie) assez vite affranchis. Verne est bien sûr beaucoup plus didactique ; il a une passion du mot juste ; il ne recule jamais devant le vocabulaire savant : c'est un prodigieux lexicolâtre, en particulier dans les champs de l'Histoire naturelle : géologie, botanique, ichtyologie, etc. Ses romans d'aventure sont des dépôts de savoirs, ce qu'on lui a autrefois reproché et qui fait aujourd'hui une partie de sa modernité — certaines pages de *Vingt mille lieues sous les mers* ne dénoteraient pas dans un recueil de poésie contemporaine : « Primo, les acanthoptérygiens, dont la mâchoire supérieure est complète, mobile, et dont les branchies affectent la forme d'un peigne… » ; je lui ai d'ailleurs volé un alexandrin involontaire, que j'ai inséré dans l'un de mes poèmes sans qu'aucun lecteur ne s'en aperçoive — mais je m'égare. Chez Hergé, la folie des mots n'est pas absente, mais elle est réservée au capitaine Haddock, un Tonnerre Grondant aux fulminations réjouissantes (Polygraphe ! Cercopithèque ! Anacoluthe ! Nyctalope !), qui vont jusqu'aux borborygmes lettristes (« MRKRPXZKRMTFRZ ! »), et à quelques personnages secondaires, bons sauvages (« Toth koropos ropotopo barak'h ! ») et sauvages modernes, dont les Dupondt sont l'archétype — ceux-ci se haussent parfois jusqu'à la contrepèterie dada (« Botus et mouche cousue, c'est notre denise ») ou la sagesse surréaliste (« Souvenez-vous qu'un bienfait ne reste jamais impuni »). Celui qui aurait pu manier l'abondant et souvent délectable vocabulaire scientifique, le professeur Tournesol, se contente d'être hypoacousique et ses rares saillies didactiques (en particulier dans *Objectif Lune*) semblent bien dérisoires au regard des vastes amplifications de Jules Verne. Au fil des albums, on relève cependant quelques mots savants dans la bouche des personnages (la *psittacose* du perroquet), mais, n'étant pas éclairés, ils ne valent le plus souvent qu'à titre d'énigme. De fait, chez Hergé, la visée pédagogique n'est pas de nature scientifique, mais morale — ce qui témoigne, à sa manière, du changement de siècle. On a beaucoup écrit sur ce dernier aspect, essentiel, de l'œuvre d'Hergé. Je laisse aux aimables contributeurs de ce dossier le soin de l'évoquer, si la matière les tente.

Une part de la fascination pour Tintin tient évidemment à la nostalgie de l'enfance, intuition que vient presque prouver, pour moi, le fait que les albums

que j'ai découverts plus tard, étant adulte, m'ont semblé moins attachants, ou plutôt moins magiques : ils n'irradient pas dans un spectre mystérieux cette émotion qui met tout l'être en vibration et vous poursuit éternellement. Mais même ces albums tardifs ne sont pas dénués de pouvoirs. Poursuivons la comparaison avec Jules Verne. Certains livres, comme *Le Tour du monde en 80 jours*, qui m'avaient enchanté étant jeune, les relisant des lustres plus tard m'ont semblé d'une écriture parfois trop sommaire — pas tous : *Vingt mille lieues sous les mers* est un chef-d'œuvre qui n'a rien perdu de son charme, ni *L'Île mystérieuse* de son éclat. Or, cet affadissement avec le temps ne se produit pas pour Tintin, dont tous les albums (j'en excepte seulement *Tintin au pays des Soviets*, dont on sait qu'il est resté dans son état primitif, Hergé l'ayant banni du corpus de son œuvre ; un récit et un dessin rudimentaires n'empêchent d'ailleurs pas de lui trouver un certain charme : ces vignettes en aplats, sans perspective et sans ombre, sont parfois étonnamment modernes), tous restent séduisants, quand même on est barbon et qu'on les a relus vingt fois.

On pourrait presque dire qu'aimer Tintin est un art de vivre. Le véritable amateur se distingue des gens ordinaires par ceci que la vie le place continûment dans des situations qui lui rappellent un événement, un personnage, un jeu de mots figurant dans l'un des vingt-quatre albums. Le *tintinophile* vit ainsi une sorte d'existence parallèle hantée par son héros, aussi bien, et même mieux sans doute, qu'il le ferait en compagnie d'autres géants de la littérature, Balzac, Proust ou Claude Simon, dont les univers romanesques ne le cèdent en rien, en richesse et en complexité, au monde réel. C'est ainsi que je ne peux voir un petit avion de tourisme descendre sur un aérodrome de campagne (celui de Saint-Cyr-l'École par exemple, à deux lieues de chez moi), sans revoir immédiatement le Percival Prentice dont l'atterrissage de fortune dans la campagne bruxelloise déclenche les péripéties tumultueuses de *L'Île Noire*. À l'approche de Noël, j'ai vu longtemps les moustaches de Plekszy-Gladz flotter en guirlandes lumineuses en travers des rues de Chambéry. Avant-hier soir encore, dînant dans un bistrot près du théâtre de l'Odéon, un couple de touristes américains vient s'assoir à la table voisine. Stupeur : c'est Peggy Alcazar ! Même visage plat et carré, même nez effacé, mêmes cheveux ras et frisés, mêmes lunettes bleues excessives, même air revêche… Sans parler du professeur Tournesol, l'homme à l'oreille dure et à l'esprit flottant, qui, par une malheureuse facétie du destin, semble s'être réincarné en moi — ce dont n'ont pas manqué de s'apercevoir ceux qui me côtoient : et me voilà renvoyé à tout instant à Tryphon, pour qui ma sympathie naturelle (ordinaire à qui révère la science et la poésie) s'en est trouvée multipliée. Je suis tant imprégné de Tintin qu'il continue sa vie en moi : il semblerait que certaines références familières, que j'ai toujours cru empruntées

à ses albums (cette vignette par exemple, où voyant venir à eux deux malabars aux intentions belliqueuses, on entend les Dupondt s'écrier : « Ils sont deux et nous sommes seuls : fuyons ! ») soient en fait de mon invention car, relisant toute l'œuvre en vue de ce dossier, je ne les trouve pas…

Comme toutes les passions excessives, la tintinomanie est l'antichambre de la folie. En tant qu'amphitryon, ne faites jamais voisiner deux de ces énergumènes. Si les autres convives n'en sont pas, votre soirée en sera irrémédiablement gâchée. Vous pouvez brûler le rôti, oublier le sel, servir du vin bouchonné, ils n'en auront cure, ils ne le remarqueront même pas : ils se sont reconnus, ils sont déjà enlevés au ciel hergéen, ils hantent le panthéon des héros de leur enfance. Leurs albums préférés énoncés, avec le pourquoi et le comment, les voilà qui s'inventent des devinettes à tour de rôle et joutent comme des forts des Halles. Quel est le nom du navire où Tintin a rencontré Haddock ? Comment a-t-il été rebaptisé après son faux naufrage ? Quel est le nom du marchand portugais qui vend du savon aux bédouins ? Et, le nec plus ultra : quel est le nom complet du conducteur italien de *L'Affaire Tournesol* ? Si par malheur un convive excédé les atteint dans leur orgueil en leur posant une question qui les laisse sans voix (« Quel est le nom du pickpocket du *Secret de La Licorne* ? »), pour résoudre l'énigme ils remueront le ciel (Internet) et la terre (tous leurs amis, contactés par textos et sommés de répondre d'urgence). Et vous, qui avez gardé votre sang-froid, vous les regardez ébahis. Il y a peut-être là un jésuite de la Curie romaine et un peintre de renommée internationale, ou un romancier subtil et une chanteuse de jazz (quoique celle-ci soit moins probable : les femmes sont peu sujettes à ces sortes de dérangement) : ils ont quitté toute dignité, ils exultent comme des enfants. Qu'un peu de cette exultation gagne les lecteurs d'*Europe*, que les *aficionados* y retrempent leur affection et que ceux qui étaient restés jusqu'ici mystérieusement indifférents à Tintin trouvent enfin l'envie de se plonger dans ses aventures, voilà qui suffira peut-être à justifier ce dossier.

Gérard CARTIER